

Club des 7

Début juillet, premier jour de vacances chez ma tante au bord de la mer, je suis « comme ailleurs » après la dernière épreuve du baccalauréat de français, dont je sors tout juste dans ma tête de l'oral... « Ça s'est bien passé », me dis-je, et, pour m'en convaincre assurément, je me remémore le visage radieux de mon examinatrice : je suis beau garçon et j'ai la parole facile ; c'est avantageux ; oui, je suis beau ; eh oui, je parle distinctement, sans véhémence, mais avec conviction. Elle m'avait branché sur Césaire... Il y avait un risque, double, de s'emporter avec les mots de l'auteur, de s'enflammer avec lui... ou sans lui, de prendre parti au-delà de ce qui est convenu, attendu... J'entends bien que mon examinatrice ne me tendait pas un piège, mais qu'elle attendait que je fasse l'article anticolonial de rigueur. Elle m'y encourageait, j'en suis sûr. En plus, je suis « black ». Elle m'offrait une tribune... Plus exactement, je suis métis, mais elle n'en savait rien, tandis que moi je sais que mon cœur est partagé... à ce sujet. Sur lequel de sujet ? me demanderez-vous : celui des rapports entre blancs et noirs, entre hommes et femmes, etc. La vie, quoi !

Je me disais tout cela, mi-souriant mi-consterné, alors que mes pieds foulèrent rapidement un tapis d'écorces de pins ; cela rendait plus ferme sur une certaine distance le sentier ensablé qui menait à la plage, où j'allais prendre mon élan pour courir au flamboiement du soleil couchant...

Me voilà sur l'éstran, en mode petites foulées. Je prends sur la gauche pour avoir le soleil dans le dos, une ombre formidable me précédant... Je découvre et j'observe une lumière surréelle qui se profile en impressions chromatiques subtiles sur l'étendue scintillante des grains de schiste, quartz, tourmaline, aragonite, feldspath et mica... Tout s'allonge d'une amplitude soudaine : mon souffle, l'air iodé, qu'active au bord de l'eau une brise nimbée de fraîcheur, mes foulées, mon cardio... Il faut que je me cale sur un rythme ; encore faut-il le trouver. Le rythme viendra en musique : je place chacun des écouteurs au hasard dans l'une et l'autre oreille, et je déclenche mon smartphone en brassard.

Mes bras aussi battent la mesure ; je rétrograde un peu ; j'épouse le bon *groove* ; je flotte, maintenant... Mes pieds s'éclaboussent de lumière et d'eau : « Elle est retrouvée. Quoi ? L'éternité : c'est la mer allée au soleil »... Ah, oui, ça aussi je le tiens de cette année studieuse. Il n'y a pas tromperie sur la marchandise : la poésie, ça colle avec le réel ! La preuve, là, tout de suite... Mon regard se perd complètement sur la droite, vers le large, dans l'aveuglante, vibrante, surpuissante source de la lumière qui descend sur l'horizon. « Ni le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face » : encore une réminiscence littéraire... mais sans valeur pédagogique pour moi : j'ai alors dix-sept ans et je me sens immortel. « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans ! »,

comme dit l'autre, celui qui chantait, l'instant précédent dans ma tête, une mer saturée par ce soleil qui s'immole au présent de l'éternité...

Je rêve une course ou est-ce que je cours dans un rêve ? Me voilà bien parti, tiens !

Mais je n'avais encore rien vu...

L'orbe du soleil n'a pas encore pris pied dans l'eau au bout du ciel et de la mer, là-bas... Son disque orange volcanique crache un violent trop-plein d'énergie dévorante. Qui suis-je ? sinon un dieu de plain-pied dans l'Éden. La vision est imparable : ils avancent vers moi le long des flots, éclaboussés de lumière acidulée, la silhouette vitriolée de photons. Ils sont cinq signaux d'appel absolus, clignotant au jeu de reflets inédits et troublants, autour desquels gravite un électron libre... un chien, blanc, orange, argent, écumant une neige d'embruns ou d'étincelles solaires, selon qu'il revient de l'onde marine ou du sable embrasé. Tandis qu'eux, toujours plus grands, comme nous nous rapprochons inexorablement, se dessinent sous mes yeux en traits mieux affirmés. Vous dirai-je que la brise enfla follement à cet instant prodigieux où je devais à jamais retenir cette image de leurs chevelures soulevées, emportées, exaltées en arabesques dans la lumière ?

C'étaient un dieu et quatre déesses d'une jeunesse époustouflante, aux corps souples et parfaits sur lesquels s'appliquaient les voiles blanches de leurs vêtements ; plis et moulages s'ajustaient ou débordaient de leurs corps, ce à quoi

répondaient leurs coiffures ébouriffées ou rabattues au gré du vent. Ma joie se mêla d'un plaisir « hors de soi » à leur vue. Ils s'arrêtèrent, tous les cinq en même temps ; et l'un d'eux rappela son chien qui, je ne m'en étais pas aperçu, compliquait, entravait ma course de ses sauts joyeux, pattes avant et mufle en l'air, puis retombait pour rebondir de plus belle ! L'animal obéit aussitôt à son maître, dont la voix ample et ferme m'avait fait frissonner d'aise. Ils m'attendaient, maintenant, semblait-il, le chien couché à leurs pieds, eux en arc de cercle, telles les caryatides du narthex de quelque temple invisible. Un instant, le doute me vint qu'ils fussent irréels, immatériels ou insaisissables comme le sont les songes. Mais aussitôt, qu'Éole en soit remercié, le vent ranima corps et chevelures pour me conforter dans mon ardent désir de les savoir bel et bien vivants. J'en étais encore à remercier le Ciel de l'octroi de cette assurance vitale pour eux et moi que je traversai leur groupe, sans ralentir ma foulée, le regard perdu à déchiffrer au passage leurs visages respectifs sans même songer à les saluer d'un geste ou d'une parole... Ma course m'emporta loin d'eux en l'espace d'une poignée de secondes vécues dans l'euphorie ; puis, à peine revenu de ma surprise, je songeai, indigné, que j'avais dépassé ma cible, qu'il serait curieux de s'arrêter subitement, et plus encore de faire demi-tour. Détournant d'eux le regard sans pouvoir en détacher mon esprit, je les laissai derrière moi... physiquement.

Soleil radieux, aux rayons encore doux en cette heure matinale, une foule d'impressions m'assaillent. Je me réveille chez ma tante, dans sa vaste villa ; oui, la chambre que j'ai choisie est la

plus petite, sous les toits, en sous-pente, avec un velux juste au-dessus de la tête quand je me couche sur le lit. Je me suis endormi avec la perspective idéale d'un ciel étoilé sous les yeux. J'ai super bien dormi, je pète la forme, mieux : je suis joyeux. Putain, quel rêve ! Il revient s'emparer de moi, de part en part, et j'en tressaille d'aise. Une exaltation anime mon corps au saut du lit. Vlan ! ma tête vient de heurter un des montants du cadre du velux. Je suis trop grand pour cette chambre, ma tante m'avait prévenu devant mon choix cocasse. Ça va, je ne me suis pas fendu le crâne. Une bosse, voilà tout. La main massant mon front, je dévisage mon agresseur : nom d'un chien ! le velux, la contemplation des étoiles, et je reviens à la réalité des faits, à leur enchaînement : tu pensais déjà à ton rêve avant de t'endormir... Rappelle-toi, c'était au moment même où les premières étoiles étaient apparues dans l'encadrement de la fenêtre ; tu ne dormais pas encore, allongé nu sur le drap, bras derrière la tête, après avoir pris une douche tiède, tes affaires de joggeur en vrac sur et au pied de la chaise design au dossier en plastique transparent arrondi d'où pratiquement tout avait glissé... au sol.

J'enfile un short et un maillot d'équipe de basket et je dévale l'escalier spiralé central qui dessert les deux étages de la luxueuse demeure. Mes pieds agiles saisissent en une lecture parfaite l'angle des lattes en bois exotique qui se succèdent en tournoyant autour d'un axe en cuivre étincelant sur lequel ma main glisse au fil d'une descente vertigineuse. Fabuleux ! Le rez-de-chaussée ouvre sur une baie vitrée grande ouverte avec vue sur un jardin arboré et... la mer. Du vert, du bleu, du jaune avec toutes les nuances imaginables de la diopside, de l'aigue-marine et de l'or ! Trop content de savourer ce moment, je suis confirmé en même

temps dans ma sensation du réveil : non, je ne rêve pas, le monde, la terre et le ciel ne font qu'un ! Hier soir pas moins que ce matin enchanté sont réels. Rien de fictif, là-dedans : j'y suis et je me pince dans un dernier effort pour contester, mettre à l'épreuve et chasser mon déni de la proposition d'un si grand bonheur. Je respire à pleins poumons durant de longues minutes triomphales, puis je soupire, plus modestement, d'aise...

« Tu as bien dormi, Ludo ! »

La voix vient de m'arracher à la contemplation, mais c'est pour retrouver, la tête aussitôt tournée en direction de l'interpellation retentissante, le visage agréable et souriant de ma tante. Elle ressemble un peu à sa sœur ; oui, les yeux un peu en amandes, la bouche et son expression douce, surtout ; même blondeur, même carnation, même jeunesse de traits, mais maman n'a pas la même nature de cheveux ni l'ovale du visage de ma tante. Je lui réponds, avec beaucoup de retard certainement et un entrain soudain qui doit lui paraître bizarre :

« Oh oui ! super, trop bien ! Eh, eh... Bonjour, ma tante !

— Tu peux m'appeler Margaux, tu sais. Simplement.

— OK.

— Je t'ai préparé un peu de tout, c'est sur la table en terrasse. Il y a aussi du café, à la cuisine, si tu préfères une boisson chaude tonique.

— Merci, merci : super.

— Bon, écoute, j'ai deux ou trois bricoles à régler par tél., ce matin. Je te laisse profiter en solo du confort... du paysage. Fais, découvre, comme tu veux, les lieux, la maison, les environs... Tu es libre. On se retrouve pour déjeuner vers midi, ici même, si ça te dit ?

— OK.

— OK ? répète-t-elle pour s'assurer qu'elle ne me force pas la main...

— Parfait. C'est parfait pour moi. *No problemo !* »

Elle me sourit et s'éloigne d'un pas tranquille vers son bureau, après avoir contourné par la gauche le grand escalier ouvert en colimaçon...

Sur la terrasse, je me suis installé comme un pacha à une table en teck avec tout ce qu'il faut à portée de mains. Un verre artisanal, bleuté et boursoufflé, brille, net, mais encore vide. La carafe, assortie, contient du jus d'orange. Je me sers : c'est frais, et d'autant plus plaisant qu'il s'agit de véritables oranges pressées... Une corbeille tressée d'entrelacs métalliques déborde de viennoiseries. J'y pioche un croissant, qui s'émiette en surface entre mes doigts ; je porte une de ses pointes rapidement à ma bouche pour apprécier son croustillant et son moelleux. Épatant, il est encore chaud : un régal ! Le bout des doigts légèrement gras, je reprends mon verre en main, j'étends mes longues jambes sous la table, en faisant jouer en vagues de va-et-vient mes orteils qui attrapent le soleil maintenant de l'autre côté de la table. Je glisse doucement le long de mon dossier en arrondissant le bas du dos et je redresse la tête : le jardin bruisse d'éclatantes couleurs... ponctuées de nuances ombragées aux pieds des grands pins... qui se torsadent dans la clarté azurée. Aucun vol de mouette... Un ciel à l'éther idyllique... Pas même un cirrus effiloché en vue... Un éclat puissant me fait cligner les paupières : une tache de lumière crue vibre d'une intensité intolérable à l'œil sur la façade côtière. J'aurais dû prendre mes lunettes de soleil, mais je hausse les épaules pour me moquer de moi-même, tout à coup sensible à

l'éclat trop vif des effets du jour ; certes, des teintes subtiles et apaisantes sont offertes à qui porte des *solaires*, mais pourquoi donc placer un filtre entre le monde et soi en un pareil instant ? Jouissons tout cru du jour, même en ses excès, non ? Sur la table, il y a aussi un plateau de dégustation de confitures, des toasts grillés, des céréales en pépites ou en flocons, un panier de fruits, dans un broc en grès du lait de ferme, à la surface dense duquel un moucheron vient de s'agglutiner... Je goûte de tout, la pulpe des doigts et des lèvres poissée au contact des textures et des couleurs des mets sélectionnés sans discernement ni convention : je mange dans le désordre de l'instinct, de l'inspiration, de l'appétence, sans gêne, sans retenue, comme un petit cochon.

Il faut que je m'arrête, quand même, car j'aurai du mal à faire du sport ce matin si je continue... Bon, résolu à prendre congé de la table du festin, je repousse ma chaise à accoudoirs et je me lève... plus lentement que je pensais. Pour le sport, cela va devoir attendre un peu ; et je me dis que la découverte du jardin, avant d'entreprendre aussi celle de la maison, me donnera le répit nécessaire pour une bonne digestion.

J'avance sur la pelouse impeccable, la plante des pieds chatouillée par les brins d'herbe coupés court récemment ; quelques aiguilles de pin ponctuent de leur pointe sensitive le parcours de-ci de-là. Peu importe, je ne les esquiverai pas... Le terrain s'élève, de la roche affleure entre les extrémités des racines des derniers arbres du jardin... Je m'arrête. La propriété surplombe une plage. Je suis en haut d'une courte falaise de schistes friables, immanquablement, sous l'érosion des vents, des eaux, du temps, et argentés, parfois, par strates sous l'amas massif

abrasé de ses feuilles rocheuses plissées ou rectilignes. Un escalier privé, taillé dans la roche, et bétonné sur certaines sections pour en consolider et garantir l'accès, débouche en contrebas à même le sable humide à marée haute. Du sommet de ma petite falaise, j'embrasse le paysage : la mer est loin, mais remonte, je le sais, j'ai pris connaissance, hier en arrivant, des horaires des marées ; les pêcheurs à pieds s'activent par grappes ou isolés ; il n'y a aucun baigneur... Deux voiles paressent sur l'onde... Il n'y a presque pas de mouvement dans l'air... hormis la trace vaporeuse du passage d'un avion de ligne...

J'écarte les bras, en grand, je bande mes muscles et je reprends la direction de la villa... à travers le jardin chatoyant que je remonte à grandes enjambées !

De la terrasse, j'ai franchi les grandes baies vitrées pour rejoindre l'espace du rez-de-chaussée, assez vaste pour accueillir : un coin salon à l'épaisse moquette parsemée de poufs monstrueux et d'un sofa géant (où je pourrais me perdre en siestes ou en rêveries interminables) ; un coin « musicothèque », avec ses hautes colonnes de disques en libre service et les appareils audio haut de gamme dédiés à leur écoute, de la vieille platine luxueuse au dernier « cracheur » de son numérique ; un coin-bar avec ses trois tabourets perchés à tubulures en acier et son distributeur de cacahuètes ; un coin salle à manger, derrière l'escalier, avec vue sur le parc, avec sa grande table ovale et ses huit chaises transparentes, et son Lalique accueillant une brassée formidable de monnaie du pape scintillante ; un coin cuisine, à l'américaine, spacieux et fonctionnel, organisé autour d'un plan central rectangulaire équipé de plaques vitrocéramiques, d'un glacis pour

la découpe des aliments avec son râtelier de couteaux acérés rutilants, le tout chapeauté par une hotte futuriste en forme de soucoupe volante. Ce pourrait être un « billard » au milieu d'un bloc opératoire impeccable, sécurisé, aseptisé.

En face de moi, l'escalier central en colimaçon... Je m'avance... Je n'irai pas sur la gauche où ma tante a son bureau, d'après ce que j'ai compris. N'allons pas la déranger... Sur la droite, si je m'y engageais, je rejoindrais le hall d'entrée, qui donne à l'extérieur sur un vague escalier de larges dalles figées – tels des pas japonais pour géants – dans la pelouse du parc, qui descend, par paliers, en pentes sinueuses entrelacées d'arbres et de massifs en fleurs, toujours plus loin, toujours plus bas, vers la route communale, où l'on doit négocier un virage serré devant les grilles de la villa...

Mais je suis toujours dans la maison, sinon en esprit tout au moins de corps. Revenu à moi, j'opte donc en face pour le fameux escalier en colimaçon... Il permet d'accéder aux deux étages supérieurs, certes ; mais il plonge aussi dans les entrailles de la maison, creusées, pour partie, dans la roche, et aménagées... en une surprenante salle de danse ! Mes pieds nus cessent d'adhérer aux dernières marches sombres pour arpenter le parquet brillant d'une piste rendue immense dans le reflet des miroirs, qui tapissent l'espace d'un mur gagné en sous-sol sur l'élément rocheux. J'avance dans sa profondeur... J'avance sur la piste en direction de mon image laissée en recul dans les miroirs ; image qui s'avance au fur et à mesure que j'avance vers elle... Me voici bientôt à la barre, face à moi-même. Plus surpris par le lieu où se loge mon reflet que par ma physionomie, que j'ai appris à

apprivoiser plus sereinement ses deux dernières années : je plais et je me plais. Quoique...

Je suis athlétique et plutôt bien proportionné. D'une belle taille déjà, pour mon âge : je domine toutes les filles d'au moins une ou deux têtes, et mes longs bras de basketteur les enlacent facilement. J'ai la peau luisante et imberbe, sous laquelle le muscle est vibrant, prêt à l'action sportive en toute occasion ! Ma peau est... noire. Sensiblement noire. Immanquablement noire. Tantôt trop noire à mon goût, tantôt pas assez : je me ressens à la fois comme un faux blanc et comme un demi-noir. Mal assuré, en tout cas, dans la question que mon identité me pose. Mon visage, l'avouerai-je, semble à tout moment me trahir, me rejetant dans l'un ou l'autre camp ! Je n'ai pas les yeux bleus de ma mère, mais ils ne sont pas de cette densité radicale qui laisserait un vis-à-vis sans formule ni avis. Mon regard retient l'attention, même des moins attentifs : il a ce grain d'étrangeté qui ne le rattache pas complètement à ma couleur de peau. Mon nez, lui aussi, est mitigé, long, fin et aquilin, mais s'appuyant sur des narines jugées trop évasées. Jugées ? Par qui ? Par moi, pardî ! Ou alors, n'est-ce pas plutôt la fragilité de son arrête que je dénonce chez ce nez ? Ce nez qui m'appartient pourtant, mais qui me fuit sans cesse d'un jour sur l'autre. Je poursuis mon examen. Les lèvres sont charnues, un tantinet gonflées, avec une largesse dans le sourire qui remonte jusqu'aux pommettes. Elles sont sensuelles, mes lèvres, ou elles sont appelées telles... par les filles... qui les embrassent... Je passe alors un doigt sur elles, tirant un peu sur l'inférieure, qui me révèle son rose masqué à l'intérieur de la bouche. La langue aussi est étrangement rose, en plus d'être longue et pointue ! J'en range le dard et en referme l'ancre aux

dents blanches éclatantes. Je ne souris plus. Et pourquoi donc ? Ma main passe en revue tactile le haut de mon crâne, et j'observe, circonspect, la bosse du réveil, puis la blancheur des lunules qui remontent dans les sillons de la coiffure de mes cheveux acajou, tressés en arrière, s'achevant sur la nuque par des petites cascades de perles turquoise. Je les teins. Oui, je teins mes cheveux. Le devrais-je ?

Assez ! Il suffit de moi ; de mon regard sur moi. Sourire, de mise, et désinhibition immédiate ! Je me détache de la barre... des accusés... pour retrouver la piste de danse : posture cambrée, le corps statufié, seul le bras droit s'élevant lentement en un geste magistral, je cède, d'un coup, comme dans un lâcher-prise au seuil de la porte de l'avion en vol ouverte sur le vide, délestant la vie enfermée en moi pour l'exprimer en une chorégraphie vertigineuse...

Dans le tournoiement et la fougue de cette chute libre... j'entrevois, tour à tour, un piano à queue blanc, un petit théâtre... sa scène incrustée au fond d'une alcôve... bordée de tentures écarlates... aux embrases d'or... l'escalier tournoyant... avec ses pales noires... les arcades – derrière l'escalier – en style « nouille », les arcades... qui sont autant d'ouvertures... d'entrées... de percées... sur un grand... un grand jardin d'hiver... truffé de plantes exotiques... luxuriantes... de vasques hirsutes... pleines de cactus... d'odalisques en marbre... de nègres photophores... Et je me vois – ô combien de fois ! – revenir dans les miroirs... dans les mouvements... les positions... les plus improbables... les moins académiques...

C'en est trop : je m'écroule !

Harassé... j'étends mes jambes, j'écarte les bras en croix, et je laisse la sensation de tournis m'emporter l'esprit tandis que mon corps gît. C'est impressionnant, je vous le garantis. Foi de derviche ! Ça tourne trop vite... Comment ralentir cette cadence de tourne-disque sous acide?... de station orbitale en perdition dans l'espace intersidéral?... de fronde davidique cherchant indéfiniment son Goliath?... de toupie à poussoir qu'un enfant inlassable relancerait inlassablement?... Il faut que je fixe quelque chose, un objet, que je me cramponne à un point fixe : au plafond, il y a justement la masse, grise, d'un volumineux rétroprojecteur, avec sa diode verte de mise sous tension allumée, là, juste au-dessus de ma tête. Petit point vert, ramène-moi sur terre... Le malaise s'apaise peu à peu... Ouf ! car j'en étais arrivé à ce niveau d'embarras physiologique pénible, qui, s'il se prolonge, inquiète et rend nauséux. Enfin, mon esprit reprend pied dans mon corps. On s'évade si vite... de soi.

Il me revient à l'esprit dans l'intervalle que ma cousine fait de la danse classique depuis qu'elle est toute petite... Chloé... Elle s'appelle Chloé, ma cousine. Je ne l'ai pas revue depuis trois ou quatre ans, je pense, si je compte bien les années. C'est une vraie gamine, trop gâtée : il n'y a qu'à voir, la petite princesse fait de la danse, et ses parents lui offrent une salle de danse entièrement équipée pour elle toute seule ! Car elle est fille unique, Chloé. Vaut mieux, imagine un peu ses parents s'il leur fallait offrir à chacune de leurs filles une salle de danse ? T'es trop con, Ludo ! Si elle avait des sœurs, Chloé s'entraînerait avec elles, s'amuserait avec elles dans la même salle, celle-ci ! Ma tête n'est pas encore

revenue en place complètement, je crois. Et toi aussi tu es un enfant unique, non?... Attends, attends voir encore : Chloé, Chloé... petite peste de douze ans, haute comme trois pommes, capricieuse, avec des yeux trop grands, trop bleus, et des oreilles de Dumbo ! des oreilles décollées à la O'Harra ! Un sourire crispé se dessine sur mon visage, à coup sûr, à cette pensée. Et avec les cheveux si fins qu'ils étaient toujours emmêlés... à faire des pelotes grotesques à force... alors qu'elle hurlait comme une dingue en prétextant que sa voix pouvait les lui démêler ! et que les brosses et les peignes étaient des criminels prêts à lui arracher son or... et l'on ne parlera pas des ciseaux, passibles de la peine de mort ! Finalement, il ne fait pas toujours bon être blonde, blanche et... idiote ! Te voilà rassuré sur ton propre pedigree, hein ? Je me mets à rire tout seul !

Je suis assis en tailleur, face à l'alignement des miroirs. Je jette un dernier coup d'œil furtif à mon image, que je salue... d'un salut militaire moqueur. M'aidant des bras, je pivote sur les fesses – me tournant le dos en quelque sorte –, puis je me redresse de toute la hauteur de ma taille pour prendre la direction de l'escalier en colimaçon...

Je retourne sur la terrasse du jardin et je me dis qu'il serait temps de faire du sport, du vrai ! Mais où trouver un ballon ? Un ballon de basket. Je joue en club, et la pause estivale ne doit pas être un prétexte pour tout laisser tomber, perdre la main, perdre ses sensations. À la rentrée, en septembre, à la reprise, je veux qu'on me redécouvre. Dans la perspective de ce contexte, il s'agit de rester affûté. Donc, entraînement, mon garçon !

Depuis la terrasse, je longe sur la gauche la façade de la maison jusqu'à un escalier en bois, qui plonge, à travers une butte tapissée de fleurs rampantes, vers la chaussée goudronnée par laquelle nous sommes arrivés en voiture, ma tante et moi, hier, en soirée. Je refais le parcours en sens inverse jusqu'aux hangars à voitures, que jouxtent une remise et un vaste auvent, lequel abrite des stères de bois sous bâche, une tondeuse qui se pilote comme un kart, des ustensiles et des outils de jardinage, et, suspendus et accrochés aux poutres du toit, des kayaks et des planches à voile. Parmi l'avalanche des mats, des wishbones, des gréements, des formes hydrodynamiques des windsurfs les plus récents, je repère un vieux modèle dit de « régates » des années héroïques du véliplanchisme naissant. Ce doit être mon oncle qui pratique ce sport de mer exaltant. Je taquine, moi-même, un peu les vagues...

Voyons ce qu'il y a dans la remise ? C'est un peu le bordel, avec, en vrac, des vélos, des trottinettes – dont celle de Chloé quand elle devait avoir quatre ans ! –, des paires de pagaies, en bois, en plastique, toutes escamotables ou, à l'inverse, ajustables l'une à l'autre, des torches montées sur de robustes piques en bambou, des clubs de golf, *wood* et *iron*, accompagnés de leurs chiffres – qui relèvent pour moi de la cryptographie –, des chaises pliables et des parasols de plage, des pelles et des seaux en plastique – certainement encore la propriété de la petite Chloé –, des masques, des tubas et des palmes, des balles et des... ballons ! Un plein filet de « référentiels bondissants » pend du plafond. Je vais l'inspecter, après avoir trouvé un chenal, étroit, entre les vélos et un établi encombré de scies, de ponceuses, clous, visse, écrous, marteaux, pinces, limes, clefs à pipe, ampoules, vieux tubes de néons, et d'un étai, dont la tige entraînant la visse de

serrage des mâchoires a accroché au passage mon maillot... assez extensible pour ne pas être déchiré. Je retiens ma respiration. L'endroit s'est imprégné d'odeurs salines saturées d'essence d'huiles de graissage. Voyons vite cela : dans le filet, il y a surtout des ballons de foot, dont celui, officiel, du dernier mondial, ainsi que de nombreux autres dédicacés par des joueurs de Ligue 1 ! Mais pas de... Je fais tourner le filet sur lui-même, comme une énorme grappe d'un raisin démentiel, et je trouve... mon bonheur ! Il est pratiquement au fond, va falloir dégager tout ça... J'ai dû m'y reprendre à cinq ou six fois, entre les poignées de freins des vélos, la manette de l'étau, les outils de l'établi, pour extirper ma prise hors de la remise !...

Nous y voilà : j'étale au grand jour, sur la chaussée goudronnée, mon butin. Merde ! Plusieurs balles... et ballons... prennent la tangente, irrattrapables dans l'immédiat... Elles filent par la descente d'asphalte qui mène jusqu'aux grilles de la villa, invisibles d'ici... J'irai les chercher plus tard. Bon, là, je tiens mon Graal. Pas question de le laisser s'échapper. Re-merde ! Il est dégonflé... Raplapla l'artefact.

D'un bond, je suis de retour dans la remise. Je soulage un vélo de sa pompe à air, prélevée acrobatiquement sur son cadre, sans toutefois avoir pu éviter de me coller de la graisse de chaîne et de dérailleur sur les mollets. Merde ! Et de me raccrocher le maillot dans le mécanisme de l'étau ! Bordel ! de... m...

Revenu au soleil, qui commence à taper, j'avise que la pompe, telle quelle, ne me permettra pas de gonfler le ballon : il me faut adapter un embout ad hoc, une aiguille... Où la trouver ? Je

retourne une nouvelle fois dans la remise pour fouiller les tiroirs de l'établi : lames, ficelles, crochets, visses, clous, rivets, de toutes les longueurs, tubes de colle, rouleaux d'adhésifs, bougies, préservatifs (sic) ; l'autre tiroir : mèches de perceuse, petite lampe à souder, petite lampe-torche, piles, adaptateurs électriques éclectiques, papier de verre, kit de bricolage avec son manche unique et ses diverses têtes adaptatives... Comment, je vous le demande, trouver une aiguille dans un pareil fourbi ? « Autant chercher une aiguille dans une meule de foin » ! Mais, mais ouvre donc les yeux, crétin ! Sur la surface de l'établi, je trouve ma perle rare.

De nouveau dehors, je m'assois en tailleur à même l'asphalte, la balle molle entre les jambes. J'avise son trou, je la pénètre, précautionneusement. Il ne s'agit pas de s'y péter l'aiguille ou d'y perforer la chambre à air... Je visse l'embout de la pompe sur le pas de visse de l'aiguille. Tu vas avoir, ma jolie, une grosse piqûre de rappel, dis-je à la balle. Et je commence les va-et-vient qui la galvanisent, lui rendant rapidement toute sa splendeur sphérique. Magnifique !

D'un bond, debout, j'enchaîne les rebonds du ballon sur l'asphalte, que je poursuis avec deux, trois, quatre dribbles, entre les jambes, passant d'une main à l'autre main... Et devant l'orbe solaire, je fais tourner le satellite de la planète basket sur la pointe de la phalange de mon index, à la *Harlem Globe's Trotters*... Je la propulse ensuite en l'air, très haut, à ma verticale, pour la capturer à pleines mains, net ! Je contemple sa surface captive entre mes grandes paluches : on y voit le dessin d'un trèfle à quatre feuilles accompagné de la mention suivante : *Boston Celtics*. Je fais

tourner la sphère, dont le modèle pro n'est cependant pas récent, pour y découvrir une signature autographe au marqueur : « Larry Bird » !

Bon, il ne me reste plus qu'à enfiler mes baskets pour aller voir s'il y a au bourg ou en bords de mer un terrain avec des paniers... où s'exercer.

Terrasse... rez-de-chaussée... escalier en colimaçon... un... puis deux étages... ma petite chambre... au fond du couloir : là, je chausse mes baskets, dont je lasse consciencieusement les longs lacets après avoir fait avec un tour, puis deux, autour de la cheville protégée par les parois montantes de la chaussure. C'est une paire prodigieuse. Je suis prêt à bondir... Mon portable ? J'allais partir sans lui... Impensable !

Je dévale encore l'escalier en colimaçon... toujours avec autant de plaisir, de vitesse, de détermination inconsciente...

Bon, est-ce que je passe par l'allée en pas japonais et le parc ? Ou par la terrasse et l'accès voiture ? J'aurai plus vite fait par l'asphalte...

La pente est assez raide, plus que celle du parc, dont elle est en parallèle plus encaissée... Si je tentais ici de dribbler, il me faudrait courir pour garder le contact avec le ballon. Je descends donc tranquillement, le ballon sous le bras, avec décontraction, très à l'aise dans mes chaussures aux semelles conçues pour amortir les chocs, musardant du regard, à droite et à gauche, vers les talus parsemés de digitales, d'alstroemeria, de roses trémières,

de dahlias étoilés ou pompons, ainsi que de toutes sortes de fleurs sauvages... C'est un brin fouillis, mais charmant... Ça y est, j'ai repéré, retenu contre la grille d'entrée, les six balles et ballons qui s'étaient échappés, dont celui du mondial. Plus que quelques enjambées avant de les rejoindre. Je les mets à l'abri sur la pelouse, je m'en occuperai plus tard... Je dégaine alors mon smartphone et je me dirige, à côté de la grille d'accès pour les véhicules, vers un portail pour les piétons. Il y a au niveau du premier pilier un boîtier à lecteur infrarouge. Je déroule le menu de mes codes QR et je lui présente l'écran de mon téléphone : « Clang » ! la gâche électronique du portail vient d'être libérée. Le code que m'a refilé Margaux fonctionne. Et dire qu'elle peut aussi avec son portable gouverner à distance toute sa maison ! Je franchis le seuil de la Villa Caravelle, c'est écrit en lettres en fer forgé sur un des piliers.

Le virage est en épingle à cheveux, en effet, et un miroir convexe a été placé là pour donner aux automobilistes une assurance anti-risques. Il y a aussi une glissière de sécurité, en face de la propriété. Je me géolocalise et je demande à l'IA de m'indiquer les terrains de sport les plus proches... Résultats : sur la gauche, en montant vers le lieu-dit Les Menhirs, en bifurquant vers le centre équestre Au Poney fringant, puis en longeant le camping Les Alouettes, il y a un terrain, derrière la base nautique... Mieux, dans l'autre direction, en descendant vers le bourg – comme j'ai fait hier soir pour mon jogging –, mais en dépassant l'escalier Gibraltar donnant accès à la plage des Méneaux... mais sans aller jusqu'au centre-ville... après l'esplanade Francis Palmenin... mais avant le Tropicana... il y a

un terrain de basket... en libre accès. « *Yes !* », lâchai-je, joignant à la parole le geste, poing serré, bras plié et biceps bandé !

Je suis sur le terrain. C'est un quadrilatère au revêtement en assez bon état, et au marquage au sol encore à peu près lisible. L'espace de jeu est encadré par des haies de cyprès, plus ou moins homogènes, avec de jeunes arbres qui ont plus ou moins bien poussé ensemble, avec, par endroits, des trouées, ou des troncs aux ramages complètement brûlés, desséchés. Les panneaux sont en bois et résonnent lourdement à chaque frappe de balle ! C'est sonore, et, selon le bruit produit à l'impact, je peux savoir à l'avance si le rebond sera favorable ou non...

Je me détends, au propre comme au figuré, enchaînant les lancers francs et les tirs à trois points... Je trouve mes *stats* bonnes, ce matin. Et je me sens pousser des ailes de champion... Or voilà que je suis devenu le légendaire Michael Jordan... pour un nouveau titre des Bulls en NBA... gravissant les colonnes de basalte invisibles d'une « Chaussée des Géants » virtuelle vers l'arceau, où j'écrase d'une main rageuse mon ballon, pour m'y suspendre, fou de joie et de vertige, le corps triomphant et oscillant, pour lâcher prise soudain tous doigts écartés et paume ouverte... et reprendre aussitôt pied en contrebas dans la raquette !

Je m'en vais récupérer le ballon, arrêté par les cyprès, derrière le panneau... Je fixe l'objet immobile et, m'approchant pour le récupérer, je vois qu'il... bouge ! poussé par une masse éruptive blanche, qui se met maintenant à tourner autour de moi et à

vouloir s'accrocher à moi. C'est le chien de la plage ! J'en suis sûr. Je m'accroupis pour lui saisir la tête, et, tandis que je lui frotte mes mains sur les oreilles et qu'il s'agite de plus belle, je lui parle :

« C'est toi ? c'est bien toi, dis ? Oui, le chien ! Oui !... Je te connais, tu sais... Toi aussi, tu me reconnais ? Oui ?... Oui !

— Velcro ?... Où es-tu ?... Où as-tu pu encore filer ?... Velcro !... Velcro, aux pieds ! »

C'est la voix, exactement la voix : ample et ferme... d'hier soir. Le chien fait volte-face, me frappant au visage du panache de sa queue ! et disparaît entre deux cyprès...

Sans plus attendre, j'emprunte une des trouées de la haie : ils sont là, tous les deux, le chien et son maître... Je me suis trompé, ce ne peut pas être eux : le garçon a les cheveux rasés sur les côtés et pas assez de hauteur de mèches sur le dessus du crâne pour correspondre à mon image mentale des chevelures de la veille ondulant au vent... Je me suis trompé, tout simplement. Non, tu es peut-être juste un peu loin d'eux pour en être véritablement certain... Ses cheveux... Non, c'est tout vu, ce blondinet n'a pas la chevelure d'un Samson. En revanche, mon regard est attiré au niveau de son cou par la présence de son casque audio, entièrement doré, qui brille intensément au feu du soleil... Après avoir remis en laisse son chien, il s'est redressé, m'a fixé, puis l'espace d'un éclair, m'a salué, de loin, d'un martial coup de bouc, avant de reprendre le cours de la promenade canine entreprise avec... Velcro.

Je les regarde s'éloigner, hagard... La sueur me coule du front sur les sourcils et le long de l'arrête du nez... Je file prendre une douche !

Margaux m'a invité à la rejoindre à table, en terrasse, pour déjeuner. Je prends place en face d'elle.

« Bon, Ludo, j'ai fait très simple. Je n'ai pas eu trop le temps de faire la cuisine, ce matin. Tu as du melon en entrée. Il y a du jambon Serrano, à l'os, à la découpe... Tu te sers autant que tu veux. J'ai quand même préparé une salade niçoise... que je n'ai pas osé trop assaisonner. Tu as de l'huile d'olive et du vinaigre balsamique à disposition...

— C'est parfait pour moi.

— Tu n'as pas trop de soleil ? Tu veux que je déploie le vélarium ?...

— Tu es prévenante, ma Tante. Je te remercie, mais je ne crains pas le soleil ; et puis j'ai les cheveux encore mouillés de la douche...

— Si cela ne te dérange pas, je vais alors allonger l'ombre du store sur moi seulement... »

D'un doigt agile, de sa main aux ongles peints, elle activa, parmi un fatras d'icônes passées en cascade, celle du vélarium sur l'écran de son smartphone, posé à sa droite sur la surface de la table. Un bras fut actionné depuis la façade de la maison : il se déplia à la distance requise, qu'un autre touché du doigt de ma tante contrôla, pour recevoir ensuite le déroulement du tissu

protecteur... Un voile d'ombre léger vint adoucir les effets de la présence de la lumière sur sa peau.

« Ma carnation n'est pas encore prête pour une exposition directe au soleil... »

Margaux avait la peau claire, comme Claire, sa sœur, ma mère. Comment pouvais-je en avoir une, pas même ivoire, mais « Côte d'Ivoire » !

« Tu ne te sers pas ?

— Si, si, bien sûr... Je voulais te remercier, tante Mar... Enfin, je voulais te dire, Margaux, que je suis très touché que tu m'accueilles chez toi, cet été... pour toute la durée du mois de juillet. C'était inespéré pour moi un si fabuleux endroit, empli de calme, de beauté, de... luxe.

— C'est moi qui te remercie de nous honorer de ta présence. Je suis fière d'accueillir mon superbe neveu ! Et puis – te l'avouerais-je ? –, ce n'est pas sans arrière-pensées que j'ai lancé l'invitation : je me suis dit que Chloé serait moins seule, qu'elle trouverait en toi le compagnon dynamique et dévoué rêvé. Entends bien : je ne te demande pas de la chaperonner. Il ne s'agit pas de t'imposer quoi que ce soit, bien entendu... mais je dois te confier que je me suis inquiétée pour elle l'été dernier. Ça a commencé dès les premiers jours de juillet. Je ne sais pas ce qui lui est passé par la tête, mais elle a été étrangement rêveuse, songeuse même ; ce qui ne lui ressemble pas du tout. C'est une jeune fille pleine d'entrain, qui fait trente-six choses à la fois, qui parle comme une mitrailleuse – tu verras, c'est difficile à suivre –, qui est toujours en contact permanent avec un aréopage de copines, toutes plus connectées les unes que les autres ! Or, à peine arrivée ici – l'été dernier –, Chloé a perdu son smartphone. J'ai cru à une

catastrophe ! à une crise !... Non, non. Chloé n'a même pas pleuré sa perte, avec tous ses précieux contenus... Peux-tu l'imaginer ? elle n'a même pas voulu le remplacer ; et, tout l'été, elle est restée injoignable. Ça a été l'angoisse permanente : on ne savait jamais où elle était ni comment entrer en contact avec elle ! Le lien immédiat si rassurant était rompu... »

L'horreur, à l'évidence, pour ma tante. J'en restai un peu interloqué. Je n'avais jamais songé à cette dépendance, à cet attachement à la surveillance inquiète en sourdine des parents *via* le portable de leurs enfants. Et puis, et puis, à l'évidence aussi, il n'y avait pas que Chloé qui débitait les mots au rythme d'un fusil-mitrailleur...

« ... Comprends-moi : une mère s'inquiète toujours pour son enfant. Tu vois, malgré la distance, Claire ne perd pas le contact avec toi de la sorte.

— Oh ! tu me fais penser que je ne lui ai pas fait part de mon arrivée ni de ton chaleureux accueil...

— Tu vois, toi au moins, tu sais ce qui peut l'inquiéter. Moi, ma Chloé me snobe au téléphone. Elle ne me répond que par de brefs textos. C'est à chaque fois le minimum de renseignements sur sa localisation et ses horaires...

— Tiens ! je crois que tu viens de recevoir une notification...

— Oh ! et bien ça alors ! Devine quoi ? Devine qui ? C'est Chloé. Voilà, voilà : elle nous écrit qu'elle "arrive Stop demain après-midi Stop à la gare... 15 h 04 Stop". Comme ça m'agace ces "Stop" incessants dont elle ponctue tous ses échanges avec moi ! »

J'allais lui dire « Stop », mais je n'ai pas osé...

« Tu vois l'effronterie... Bien, il faut que tu saches que Chloé traîne un peu en longueur sa crise d'adolescence... Je suis sûre que toi, tu t'en es déjà sorti haut la main ! »

Je ne savais pas trop quoi lui répondre, là, tout de suite, tant son propos m'apparut grossier. Mais elle enchaîna, me tirant de l'embarras où j'étais sans même qu'elle s'en rende compte...

« ... Tu sais, je crois que... c'est fou... mais j'aurais aussi aimé avoir un garçon... »

Mon embarras s'accrut encore... mais une fois de plus son débit soutenu m'épargna toute obligation d'une réplique...

« ... Ma Chloé compte pour moi plus que tout. Mais... à y réfléchir, l'expérience, en tant que femme, d'avoir un fils, un fils un peu comme toi, beau, solide, à en rendre jalouses toutes les autres mères, ce doit être une expérience unique aussi... »

Je commençai à fondre de gêne...

« Mais je t'ennuie, j'en suis désolée, avec mes états d'âme... Excuse-moi, je me laisse souvent emporter par le flot de mes réflexions, que j'exprime tout haut, sans filtres, comme ça... Mais j'en reviens juste – un court instant, c'est promis – à ma petite Chloé. Elle est charmante, tu verras, et je suis certaine que vous allez vous entendre à merveille. J'en suis sûre, même. Mais avant, mais avant... je te disais qu'elle avait été prise de mélancolie. À son âge ! Enfin, heureusement, avec Claude, qui a pu poser ses congés en août, tous les trois, nous avons fait un périple en Russie. C'est magnifique, la Russie ! De Smolensk à l'Oural, nous avons découvert une nature époustouflante, à la fois sauvage et soignée, ponctuée de clochetons colorés ou dorés... Chaque village a son église, superbement entretenue, aux toitures rutilantes, en forme de bulbes. C'est rigolo comme tout. Nous n'avons pas oublié,

surtout, en passant par Moscou, d’emmener Chloé au Bolchoï. Le spectacle était très émouvant. Chloé en rêvait depuis toute petite. Elle a pu voir évoluer sur scène l’élite de la danse classique... Je crois que cela l’a confortée encore un peu plus dans sa décision de faire de la danse son futur métier. Elle sera heureuse et belle... si belle ! Enfin, tout cela pour te dire que ce voyage dépaysant en Russie lui a fait le plus grand bien. J’ai retrouvé ma petite Chloé ! toute mimi, heureuse et ravissante. Il ne fallait pas que je m’inquiète plus que de raison. C’est une jeune fille sensible, voilà tout. Et l’effronterie lui va à ravir. Il ne faut pas que je m’en offense, même si parfois elle est... »

Ce fut interminable... L’ingestion de la nourriture ne parvenait même pas à me distraire du discours harcelant de ma tante au sujet de Chloé, bien au contraire, il anesthésia tout le plaisir que j’aurais pu tirer du déjeuner. Il y avait cependant sur la table de quoi être heureux, avec ce soleil faisant mousser la surface des tranches de melon découpées en *culbuto*, qu’il faut saisir à deux doigts, un sur chacune des extrémités en pointe, afin de transférer le fruit dans son assiette... Mais non, il avait fallu que tante Margaux pollue l’instant avec son assommant débit !

Je suis sur la plage des Méneaux. Je venais d’étaler sur le sable ma serviette de plage bleu marine avec son nœud plat en imprimé blanc. Je ne m’étais pas encore allongé – pas encore assez détendu pour m’étendre – car je m’en voulais d’avoir été, intérieurement, aussi peu patient envers ma tante, alors qu’extérieurement je lui mentais – hypocrite que je suis – en répondant à tous ses propos

par un sourire de politesse feinte ou par un signe de tête léger d'acquiescements muets. Pourquoi n'étais-je pas parvenu à cette tolérance naturelle d'écoute ? Étais-je resté aussi rebelle que Chloé, dont la crise d'adolescence semblait se prolonger ?... J'aurai été piqué au vif en constatant que, malgré les apparences et mon désir de paraître plus âgé, du moins plus mûr, je demeurais très éloigné des motivations psychologiques des adultes. Bah ! à quoi bon griller les étapes : j'avais tout le temps devant moi pour devenir, un jour ou l'autre, un « adulte responsable » ! Et je m'étendis enfin, de toute la longueur de mon corps bronzé, sur ma serviette et le sable...

Mon smartphone sonna ! C'était « Claire » : ma mère. J'avais enregistré son numéro à son prénom, Claire, et non pas au doux nom de « maman ». Pourquoi ? Pour me donner, à mes yeux et au regard du monde, l'impression que j'avais vraiment grandi ? C'est stupide ! Même si l'on grandit, on n'a toujours qu'une seule maman, pour toujours, non ? Tout le monde a une maman et l'appelle « maman ». Ce subterfuge était idiot, et même un peu sordide, à bien y réfléchir. Dès que l'appel serait fini, je changerais « Claire » en « Maman », dans mon répertoire.

« Allo, Ludo, tu m'entends ?

— Oui, maman, je t'entends !

— Tu es prêt pour passer en vidéoconférence ?

— J'opère la bascule vidéo...

— ... Mon Chéri ! Comme tu es beau ! Tu es à la plage à ce que je vois ?

— Oui, c'est super *cool*. Il n'y a pas encore trop de monde : les gens font traîner le déjeuner ; et puis, nous ne sommes qu'en début de saison... Je pense que les estivants et les riverains ne

sont pas tous arrivés. Et puis, juillet, c'est toujours très calme, ici, à ce que m'en a dit tante Margaux. Ah ! au fait, ta sœur est extra, super sympa. Et puis, la villa... trop luxueuse ! Le top !

— Oui, ton oncle Claude et ma sœur ont bien su gérer leur patrimoine.

— Attends, attends, laisse-moi te regarder. Tu es en uniforme : tu es dans un aéroport... Lequel ?

— Je suis en escale à Brazzaville, mon chéri... »

Je l'ai toujours trouvée super sexy dans son uniforme d'hôtesse de l'air, avec sa veste de tailleur bleu ciel et son mignon petit calot qui lui retombe sur le haut du front. Elle a des cheveux blonds lumineux tirés en arrière en un chignon en forme de macaron, retenu par un filet de mailles délicates. Je reconnais aussitôt le logo de sa compagnie sur une de ses pochettes, et le badge ailé sur sa poitrine, ainsi que le foulard en soie – blanc à pois bleus – noué en cravate autour de son cou gracile. Elle a du rouge aux lèvres, du rimmel aux yeux, à ses yeux bleus rieurs, et des joues légèrement poudrées de rose, elle qui ne se maquille que pour le travail...

Comme elle est belle ! Je le lui dis :

« Toujours aussi belle, maman ! »

Exceptionnellement, et pour la première fois, le compliment semble la gêner. Suis-je tout à coup devenu trop adulte à ses yeux ? trop « homme », en quelque sorte, ce qui appellerait à une distance nouvelle entre nous?... J'en reste muet... Mais elle intervient la première, relevant, en effet, que la gêne occasionnée n'était pas simplement issue de mon imaginaire :

« Tu sais, Ludo... Les années n'y changent rien... »

Me voilà rassuré !

« On croit que l'on a changé... mais, en réalité, rien n'y fait, on ne change pas. Les sentiments, on ne leur commande pas : on reste de tout cœur lié à celui qu'on a aimé, qu'on aime... »

— Bien sûr, maman ! C'est l'évidence. Je t'aime !

— Je ne parlais pas de toi, mon Chéri. Bien sûr que c'est toi mon amour de fils ! Et mon amour pour toi ne se discute pas, il est inconditionnel. »

Je commençais à perdre pied. Où voulait-elle en venir ?

« Je crois, Ludo, que le mieux, c'est que je te dise les choses... telles qu'elles sont... Voilà : j'ai retrouvé la trace de ton père... Dans moins de deux jours, nous allons nous retrouver sur l'autre rive du fleuve Congo, à Kinshasa. J'ai trop hâte de le revoir, mon cœur est si ému à l'idée de le revoir... Tu n'en as même pas idée... »

Elle avait, en effet, l'air vraiment émue, et son œil rieur était devenu... humide. J'avais mal pour elle, et surtout pour moi... Ce père qui m'avait abandonné gamin... qui n'avait plus jamais cherché à me revoir... elle lui courait à présent à nouveau après !

« Tu te rends compte, Ludo, cela faisait dix ans que je n'avais plus assuré de liaisons avec l'Afrique ! Les cinq dernières années, par exemple, je n'ai volé que vers les USA... Ah, à propos, comment fonctionne le dernier modèle que je t'ai rapporté de NY ?

— Comme tu peux le constater... à merveille... »

Ma voix perdait en consistance cependant, étreinte par une émotion mal contenue. Je trouvai difficilement le courage de la relancer dans son propos :

« Tu me disais ?... »

— Que je t'aime, plus que tout, et que mon cœur bat très fort...

— Pour un autre...

— Non, mon chéri, il n’y en a jamais eu d’autres que ton père ! Tu le sais très bien. Je suis restée célibataire, fidèle à cet amour...

— Pour un étranger !

— Non, Ludo, je ne peux pas te laisser dire cela : c’est ton père, d’abord, quoi que tu en dises, quoi que tu en penses ; ensuite, je n’apprécie pas du tout quand tu insinues qu’il ne serait pas le bienvenu parce qu’il est originaire du continent noir. Tu sais à quel point le “racisme” me fait mal. Venant de ta bouche, je ne le supporterais pas... »

J’ai coupé court. Je lui ai raccroché au nez ! Estomaqué plus qu’énervé... Non, je me mentais encore : j’étais fou de rage !

D’un bond, j’ai couru vers la mer, toute proche, et j’ai lancé, de toutes mes forces, le *Navalor Flex* au large !... Glouglou, le smartphone de la gamme Navalor... pas même waterproof...

Putain ! même pas eu le temps de regretter mon geste que l’engin était déjà en perdition dans l’onde, perdu pour l’œil, perdu pour les télécommunications futures...

Jay Zigo

© Hypallage Edition – 2020

<http://www.hypallage.fr>

